

Psychopompe

Tout, autour de moi, était bleu et profond. Le ciel, infini et vide. La mer, sombre et agitée, fendue en deux par le bateau. Ses flancs rouillés s'enfonçaient dans l'eau mousseuse au rythme de la houle. Sur le pont, indisposé par le mouvement et les odeurs de cette traversée qui s'annonçait déplaisante, je m'accrochais au bastingage. Les autres passagers, plus habitués, discutaient entre eux, sans être incommodés, et je devais avoir l'air ridicule ainsi cramponné. Mes connaissances maritimes avaient toujours été très limitées, et le peu que je savais me venait des lectures de romans et de récits de voyage. Autant dire qu'en cet instant, je ne me sentais ni marin, ni aventurier. Je me contentais de garder une mine aussi décente que possible, tout en me retenant de rendre mon repas. Je devais cette épreuve à ma mère, dont la dernière excentricité était d'avoir déménagé sur une île, au large des côtes. Elle vivait auparavant dans la maison familiale, elle y était même née, disait-elle souvent. La bâtisse, située à l'écart de la ville, était entourée d'arbres centenaires, aux écorces recouvertes de gros champignons bleutés, finement tomenteux. J'aimais, lorsque j'étais enfant, m'aventurer sous les frondaisons. Les feuilles multicolores filtraient les rayons du jour qui venaient se déposer sur l'humus et formaient de petites taches de lumière. Celles-ci révélaient la présence de minces ruisseaux qui serpentaient entre les troncs couchés, humides et mous, à l'assaut desquels se lançaient les orties et les insectes. Serrés entre eux, presque enlacés, les arbres se dressaient, désespérés dans leur course pour s'élever les uns au-dessus des autres. Lorsque l'industrie des hommes les fit s'abattre, la maison se retrouva seule au centre d'une plaine dégarnie. Les souches gisaient comme des moignons abandonnés et la pluie, que plus rien ne retenait, se transformait en torrents boueux. Ecœurée par le spectacle de ces tranchées et de ces racines noircies, ma mère décida de partir dans un endroit où personne ne pourrait décimer les forêts, herser la terre, égruger le sol et ravager le paysage. Dans sa dernière lettre, elle se disait heureuse de sa retraite et me priait de venir lui rendre visite.

C'est tout pénétré de ces pensées que je constatai un changement d'allure. Le navire avait réduit sa vitesse et s'apprêtait à effectuer sa première halte du trajet, sur une île en forme de croissant, au sommet de laquelle on voyait les petites maisons blanches agglutinées d'un village. Un chemin en partait, descendait en lacets serrés jusqu'à la mer où se trouvait un port de pêche, encasté au pied d'une falaise basaltique. À ma grande surprise tous les passagers descendirent et se dispersèrent. Aucun d'entre eux ne me parla, je n'en fus pas mécontent. Je

me sentais honteux au milieu de tous ces gens qui avaient été les témoins de mes nausées. Le bateau ne tarda pas, quitta son mouillage et se détourna de la terre qui ne fût bientôt plus qu'un point vert dans notre sillage. Si les conditions se maintenaient, il ne devait plus rester qu'une heure de navigation avant d'atteindre ma destination. Porté par une sérénité retrouvée, je me sentis mieux, et comme pour confirmer cette embellie de mon caractère, les flots se firent plus calmes, le roulis moins brutal.

Je parcourus le pont d'un bout à l'autre pour m'occuper, mon pas était plus assuré et je m'en félicitai. Comme je l'avais constaté précédemment, personne n'était resté à bord, à l'exception du capitaine et de moi-même. Le soleil, chaleureux, rendait l'instant presque agréable. Les yeux mi-clos, je fixai le lointain dans l'attente de voir quelque chose s'y produire, mais l'horizon était immobile. La fascination qu'exerce la mer sur certains esprits n'a pas autant d'emprise sur le mien, si bien que l'ennui me gagna sans que je puisse le repousser. Las du cycle infini des vagues qui se brisent en écume et de l'écume qui se recompose en vagues, je me détournai de cette contemplation. Je songeais, en m'asseyant sur un tas de cordes, à cette île sur laquelle ma mère vivait seule. Un îlot minuscule et rocheux m'avait-elle dit sans plus de précision. Autrement dit, un caillou battu par les vents et les rouleaux venus du large. Comment était sa nouvelle demeure ? Je l'imaginai sobre, en pierres taillées, biscornue, fatiguée par les éléments mais chaleureuse à l'intérieur. Je me figurais déjà les draps frais, étendus sur mon lit, les bibliothèques chargées de livres, le rôti dans le four et la cheminée crépitante. De quoi parlerons-nous ? Cela fait presque une année que je ne l'ai pas vu. Aura-t-elle changée ? Son visage connu depuis toujours, se transforme comme le mien, il gagne des rides, des cicatrices, des marques et des plis nouveaux. Pourtant il ne me paraîtra jamais étranger. Nous embrasserons-nous ? Me fera-t-elle le reproche de ne pas être venu plus tôt ? Me demandera-t-elle de dresser le couvert comme autrefois ? Pour éviter de me perdre en suppositions, je me plongeai dans le livre que j'avais amené avec moi. Une fiction un peu laborieuse qui avait tendance à m'ennuyer mais que je souhaitais finir. Pourquoi ? Par orgueil peut-être. Quoiqu'il en soit, j'avais lu une centaine de pages quand la luminosité commença à décliner. Il s'était assurément écoulé plus d'une heure et je commençai à trouver le temps long. Je m'approchai du capitaine pour lui faire part de mon mécontentement, mais il ne fit que grommeler sans prendre la peine de me regarder. J'attribuai son impolitesse à sa profession, car mes préjugés voulaient que les marins soient des hommes rudes, et retournai à mon livre. Des nuages avaient fait leur apparition et s'effrangeaient lentement. J'avais hâte d'arriver, tout mon

être était tendu vers cet objectif, comme si la force de ma volonté pouvait accélérer la progression de l'embarcation.

Je ne l'espérais plus quand l'île apparût enfin. Une ombre noire au bout du monde, là où s'arrête le regard. Je m'étais porté à l'avant de la proue et ne pouvais plus cesser de la fixer. J'éprouvais un malaise étrange, une somme de sentiments contradictoires. J'avais l'impression ineffable que toutes mes émotions s'entrechoquaient, sans qu'aucune ne puisse dominer les autres. Bientôt, je pus la distinguer nettement. Des falaises en forme d'hémicycle s'ouvraient sur une crique dont l'entrée était délimitée par un muret. En son milieu, deux colonnes signalaient le passage vers un débarcadère dont les marches les plus basses étaient immergées. Les rochers blancs et bruns s'élevaient de chaque côté, escarpés, percés de fenêtres troglodytes et d'entrées creusées dans les parois, formant plusieurs étages de galeries. Au cœur de l'arc naturel formé par les falaises, de hauts cyprès s'élevaient dans le ciel, plongeant une partie de l'île dans l'ombre. Les arbres constituaient une masse considérable, opaque, qui faisait écran et dissimulait d'autres constructions éventuelles. L'ensemble, monumental, avait plus l'aspect d'un tombeau que de la maison pittoresque à laquelle je m'étais préparé. Les nuages s'étaient amoncelés pendant notre approche et menaçaient d'éclater. L'orage se mit à gronder, le vent redoubla d'intensité et il ne faisait plus aucun doute que la tempête était sur le point de se déchaîner. Pourtant, alors que je me cramponnais, prêt à être projeté en tous sens par la houle, je fus surpris de ne déceler aucun mouvement. Nous voguions sur une mer d'huile, à peine frémissante. Il n'y avait plus la moindre écume, seulement une eau lisse, vitreuse et triste. Je me précipitai vers le pilote pour le presser de nous faire débarquer, tant l'atmosphère était menaçante. Mais il ne répliqua pas, le regard fixé sur l'île. Immobile, il resta insensible à mes remarques. Je ne me privai pas de lui faire remarquer sa discourtoisie, ce qui ruina, sans doute, mes chances de pouvoir obtenir une réaction. Furieux, je retournai à la proue en maudissant ce voyage. La distance entre l'île et nous s'amenuisait à vue d'œil. Elle avançait vers nous, gueule béante et silencieuse.

Je ne sais par quel détour de l'imagination, cet amas de roc et de végétation me sembla soudain familier. L'architecture minérale, énigmatique, aussi angoissante qu'isolée, trouvait en moi, une résonance inattendue. Une légende locale racontait qu'un peintre, Arnold Böcklin, avait autrefois navigué sur ces eaux. Il avait découvert une île obscure, sur laquelle il n'avait pas voulu accoster. Il lui semblait évident qu'il n'en reviendrait pas. Personne n'avait écouté son histoire, aussi avait-il peint cette vision obsédante qu'il nomma : *L'Île des morts*. La force

de la légende relève aussi bien de l'incrédulité qui entoure son existence que de la possibilité qu'elle soit vraie. Et c'est précisément cette incertitude qui me terrifia.

Alentour, la luminosité avait encore baissé. La main du vent agita la végétation de l'île et siffla dans les airs. Le froid qui s'infiltrait en moi avait toute la semblance d'une peur incontrôlable, annonçant la nuit juste avant la mort. J'avais le courage fissuré, excavé par en-dessous, rongé à ses extrémités sous l'action de cette question corrosive qui m'emplissait le crâne : étais-je en train de m'avancer vers la mort ? La violence du ciel, le calme surnaturel de l'eau, la noirceur de l'île me donnaient une réponse si évidente qu'elle me glaça. En outre, je me mis à regarder le capitaine différemment. Ce nocher sinistre, pétrifié et mutique ne pouvait-être digne de confiance. A travers son attitude impavide je pouvais deviner ses projets funestes. Qu'allais-je trouver sur cet îlot ? Me faudrait-il quitter la vie à l'instant où j'y poserais le pied ? L'île était tout à la fois, le repère du bourreau, le mausolée, le sépulcre, le commencement, la fin, la mort.

Le bateau avançait toujours. J'étais gagné par le désespoir, par ce que je laisserai derrière moi, des regrets principalement. Je n'avais pas d'épouse, pas d'enfants, d'aucun dirait que rien ne me retenait, mais pourtant, tout me prouvait le contraire. Je voulais vivre, voyager, aimer, lire, je voulais manger une part de tarte et boire le thé avec ma mère. L'île c'était la négation de tout cela, un lieu d'abandon, d'affliction, où les angoisses précipiteraient l'anéantissement. L'île c'était la tombe. Je ne pouvais supporter l'idée d'aller vers la mort sans réagir, il fallait que j'en réchappe, il fallait au moins que j'essaye ! Que pouvais-je entreprendre dans ma situation ? Sans même m'en rendre compte, je me jetai par-dessus bord, dans l'eau glacée. Le bateau ne s'arrêta pas, l'instant d'après, il était plus éloigné qu'une étoile. Immédiatement transi, gorgé d'eau de toute part, alourdi par mes vêtements, je coulai sans personne pour me voir. Englouti sans un cri. Mais juste avant de disparaître, j'eus le temps de distinguer une forme, là-bas, sur le débarcadère. Une silhouette. Ma mère ?

Tout, autour de moi, était bleu et profond.